

Karim Barkati

Échos et perspectives

Billet d'écho, séminaire du 1^{er} décembre 2022

Bernard Cerquiglini, linguiste

Soirée animée par Colette Soler

Pour la première séance de notre séminaire Champ lacanien, le linguiste Bernard Cerquiglini, également haut fonctionnaire et membre de l'Oulipo, nous a fait l'honneur de nous livrer une présentation originale, enlevée et éclairante, à propos de la langue française.

J'en retiens essentiellement une double dualité du français, que je vous propose ici sous une forme condensée, à savoir la dualité oral/écrit et le dédoublement lexical.

Première dualité

La langue française n'est pas une, mais duelle, avec une forme orale et une forme écrite irréductibles l'une à l'autre.

Bernard Cerquiglini a déplié pour nous la tentation multiséculaire du linguiste à vouloir réformer la langue écrite, au fond pour tendre vers l'idéal de l'équation un phonème = un graphème. Erreur !

La forme orale de la langue française jouit d'une propriété amphibologique ou d'équivocité importante. Par exemple, on constate que même l'expression la plus fréquente « je suis » n'est pas univoque, le « suis » pouvant provenir du verbe être ou bien du verbe suivre. Cette propriété s'explique par l'érosion syllabique produite notamment par le jeu des accents toniques des locuteurs francs d'origine germanique sur le vocabulaire originel du bas latin. On se retrouve alors avec un vocabulaire oral constitué de mots érodés, raccourcis phonétiquement, et qui en viennent à se télescoper, en devenant homophoniques. Évidemment, cette propriété d'équivocité ne peut pas ne pas nous parler.

La forme écrite du français, quant à elle, s'autonomise précisément en réaction à cette extension de l'ambiguïté de la forme orale. Elle a pris la fonction opposée : celle de clarté, de désambiguïsation, voire d'univocité. On le voit au niveau de l'orthographe dans la restitution des origines étymologiques, comme le maintien des lettres muettes finales dans *doigt*, en référence à *digitus*, ou dans *poids*, en référence à *pondus*.

Seconde dualité

Le dédoublement lexical

Bernard Cerquiglini nous a présenté une seconde dualité qui travaille la langue française depuis des siècles. Il s'agit d'un dédoublement lexical, spécialement dans un certain retour du français au latin.

On a vu que, dans un premier mouvement, la langue française se constitue par une sorte de germanisation du bas latin. Ce mouvement a provoqué deux conséquences majeures : d'une part le sentiment d'une perte vis-à-vis de la langue mère, d'un créole orphelin et bourbeux, notamment chez les clercs bilingues (français et latin), et d'autre part un espace supplémentaire pour du latin, là où en italien par exemple, si proche du latin, cet espace fait défaut.

C'est dans cette perte de l'origine, avec à la fois l'espace lexical ouvert et le désespoir des lettrés, que s'est produit le dédoublement lexical. Cet éloignement irrémédiable et consommé du français d'avec le latin a ouvert la possibilité de réintroduire des mots calqués sur le latin, spécialement dans le champ savant. Deux exemples de dédoublement lexical : *grammatica* a donné *grammaire* et *grimoire* ; *potionem* a donné *potion* et *poison*.

Et en guise de poison, on mesure que c'est bien plutôt du petit-lait que nous a servi Bernard Cerquiglini, comme l'a joliment formulé Jean-Pierre Drapier pendant la discussion. Car notre invité s'est aussi prêté au jeu de répondre à nos questions, dont celles soulevées par Colette Soler, qui l'accueillait, concernant les rapports du français et de l'universalisme, puis sur l'écriture inclusive, mais c'est une autre histoire...

À venir...

Le Grand Récit. Introduction à l'histoire de notre temps

L'auteur de cet ouvrage, Johann Chapoutot, est un historien contemporain reconnu comme éminent spécialiste de l'idéologie nazie et de ses influences culturelles.

Il a été distingué par de nombreux prix français et internationaux, pour, aux Presses universitaires de France, *Le Nazisme et l'Antiquité* (2008),

Le Meurtre de Weimar (2010) et, chez Gallimard, *La Loi du sang* (2014), *La Révolution culturelle nazie* (2017) et *Libres d'obéir* (2020). Il est également l'auteur de deux « Que sais-je ? » : *Histoire de l'Allemagne* (2014) et *Les 100 mots de l'histoire* (2021).

Ce qu'on sait peut-être moins, c'est que Chapoutot est un grand amateur de littérature, et il le prouve dans *Le Grand Récit*.

Première surprise : le livre est étonnamment facile à lire. Les chapitres sont équilibrés, d'une trentaine de pages chacun, et presque autonomes, dans le sens où ils sont clos sur une période ou sur un concept. Le style est fluide, sans obstacle, avec juste ce qu'il faut de répétition pour appuyer l'idée principale. Et pourtant Johann Chapoutot convoque les apports parfois complexes de toute une pléiade de grands penseurs, dont Max Weber, Raymond Aron, Jean-François Lyotard et François Hartog, mais aussi Bayard, Ricoeur, Wismann, Marx et Freud. C'est là résolument une œuvre didactique.

Deuxième surprise : Chapoutot développe et soutient une thèse non directement historique. Je résumerais cette thèse de la façon suivante : les récits historiques, dans leurs différentes formes, participent d'une tentative de réponse aux crises du sens, en se proposant comme opérateurs d'intelligibilité. Cette thèse se retrouve dans différents chapitres, avec des éclairages différents, du nazisme au complotisme. On observe là aussi que l'auteur est sensible à une certaine dimension psychique.

Troisième surprise : l'importance de la littérature. L'auteur, qui confie son goût de toujours pour les lettres, choisit d'intituler sa conclusion « Les lettres, ou l'échappée belle », et ce n'est pas un hasard. La place que Chapoutot accorde aux lettres fait comme un contrepoint salutaire à la question des crises du sens. Cette thèse secondaire est défendue peu à peu, émaillant discrètement l'ensemble du livre pour révéler son importance progressivement.

En réalité, pour des psychanalystes, cet ouvrage véhicule un certain nombre d'idées épistémiques dont la différence entre l'histoire et la psychanalyse reste à interroger. Citons l'interprétation, le récit, l'oubli, l'enquête, la désaliénation, la vérité, l'écriture, et le lecteur en tant que tel.

Au plaisir de vous retrouver le 2 février, avec notre collègue David Bernard et moi-même, pour vous présenter cet ouvrage et certaines des conséquences qu'on peut en extraire pour la psychanalyse sur les récits, l'histoire et la narratologie, entre vérité, historisation et écriture.